

les témoins

Ingrid Berghmans « On m'a traitée de lesbienne parce que j'étais grande et musclée »

ENTRETIEN

Pendant 10 ans, elle a plaqué au sol femmes et hommes sur tous les tatamis de la planète. Dans les années 80, Ingrid Berghmans devient la première championne du monde belge de judo.

Comment avez-vous décidé de faire du judo ?

On n'avait pas beaucoup de possibilités de faire du sport dans mon village. Le judo était tout près et mon père voulait des garçons mais il a eu deux filles. Comme on avait de l'énergie, il a décidé de nous inscrire au judo. C'était dans un café qui avait une salle des fêtes. Les filles, on se déshabillait dans les toilettes car il n'y avait pas de vestiaire pour nous. Mais déjà à la maison, on n'avait pas une éducation où on nous disait « ça, c'est pour les filles et ça pour les garçons ». On faisait des travaux dans la maison, l'une aidait mon père et l'autre ma mère. On a nettoyé des briques, on a fait des choses d'homme et on préférait aller aider mon père que ma maman. Je ne me sentais par contre pas comme un garçon manqué.

Quelle était la réaction des hommes qui s'entraînaient avec vous ?

C'était difficile au début mais je suis grande et poids lourd. Cela me permettait de m'entraîner avec les poids légers des hommes. Ils voulaient tous montrer qu'ils étaient plus forts et j'étais plus souvent par terre mais cela m'aidait. J'ai amélioré ma condition physique. Je faisais les mêmes entraînements que les hommes. C'était un avantage. Les autres judokates ne voulaient pas et, au Japon, c'était même interdit. Après, on m'a traitée de lesbienne car j'étais grande et musclée. Alors quand je me montrais dans les médias, je faisais toujours attention à mon apparence pour montrer qu'on peut être sportive et féminine aussi, mais je n'ai jamais voulu qu'on se limite à mon physique même si, comme je dis toujours, le papier m'aime bien.

Lorsque le judo féminin est entré comme discipline olympique, le terme employé était « démonstration » et non « compétition ». Cela vous a choquée ?

Non car c'étaient les meilleures du moment. On s'est entraîné comme pour une compétition sauf que l'épreuve ne durait qu'une heure, ce qui était très dur. Je suis devenue championne olympique et je considère que ma médaille d'or a autant de valeur que celle des hommes.

Dans le sport, en général, les femmes touchent des primes moins élevées que celles des hommes. Trouvez-vous cela normal ?

A mon époque, cela n'était pas le cas. Le judo n'était pas un sport dont on pouvait vivre. Lorsque je suis devenue championne du monde en 1980, j'ai gagné 60.000 francs belges (1.500 euros). L'année suivante, ils ont divisé les primes par deux et les montants étaient identiques pour les hommes et pour les



Pour la judokate, une Journée de la femme, « c'est important même si je ne suis pas féministe. Quand on voit ce qu'on fait aux femmes dans le monde, c'est atroce. »

© MICHEL TONNEAU.

femmes. Pour gagner ma vie, alors que j'étais championne du monde, j'étais femme de ménage dans la salle de sport où je m'entraînais ! Maintenant, c'est différent. Je pense que les femmes sont moins bien payées parce que le sport féminin est moins regardé. Et puis, il n'y a pas que dans le sport que c'est ainsi. Je pense que pour un même boulot, on devrait être payé la même chose. En plus, pour les hommes, cela reste quand même difficile d'avoir une cheffé. On doit se justifier, prouver plus qu'un homme. Le côté macho reste présent. Je ne sais pas si cela va changer.

Pendant votre carrière sportive, pensiez-vous à la maternité ?

J'ai beaucoup d'admiration pour les femmes qui font carrière et ont des enfants. Pour moi, ce n'était pas possible de faire de la compétition de haut niveau et d'être mère. Quand j'ai décidé d'arrêter après ma blessure au poignet puis au genou, j'ai dit à mon mari que je voulais des enfants. Les jeux de Barcelone en 92 auraient été ma dernière compétition de toute façon. Finalement, j'ai arrêté un peu plus tôt et j'ai eu mes enfants en 92 et 93 à l'âge de 31 ans. J'avais décidé que je les voulais avant 35 ans pour avoir de l'énergie. J'ai bien fait !

Est-ce que le fait d'être femme et mère a compliqué votre reconversion professionnelle comme gérante d'une salle de sport ?

Oui. Mon aîné est né en mars et nous avons ouvert la salle en novembre. Il était tout le temps chez ma belle-mère et un jour, je l'ai récupéré sans trop savoir comment nous allions faire. Mais tout est devenu encore plus difficile quand mon mari est décédé en 2001. Ce n'est pas évident d'être indépendante et d'élever les enfants. En plus, j'ai des horaires décalés.

Avez-vous l'impression d'avoir fait des sacrifices ?

Non, on fait avec ce qu'il se passe dans la vie. Mon chemin

n'était pas facile mais c'était normal de faire ainsi. C'est d'abord les enfants, ensuite la salle et enfin c'est moi.

Une Journée de la femme en 2015, vous trouvez cela utile ? C'est important même si je ne suis pas féministe. Quand on voit ce qu'on fait aux femmes

dans le monde, c'est atroce. Ces hommes qui violent, tuent les femmes, ne pensent pas à leur femme ou à leur fille. Où est le respect ? Nous ne sommes pas des animaux, nous avons des droits dont celui d'être respectées. ■

Propos recueillis par VANESSA LHUILLIER

La plus titrée

Ingrid Berghmans est la judokate la plus titrée de la planète judo. Elue Sportive belge de l'année à 8 reprises, elle a remporté la médaille d'or aux Jeux olympiques en 1988 à Séoul (mais le judo n'y était qu'en démonstration). A 53 ans, elle dirige sa propre salle de sport.

Chahla Chafiq « Le voile marque le

Contre le totalitarisme

Chahla Chafiq est écrivaine et sociologue d'origine irakienne. Militante de gauche, elle fuit le régime Khomeini en 1983. Elle s'exile en France et publie différents ouvrages pour analyser la dimension totalitaire de l'islamisme en tant qu'idéologisation de l'islam. Son dernier essai, « Islam politique, sexe et genre », a reçu le Prix Le Monde de la recherche universitaire.



Pour l'écrivaine, « tant qu'il y aura encore des femmes victimes de violences et de sexisme dans le monde, il faut une journée comme celle-là pour ouvrir le débat et pointer du doigt tout ce qui ne va pas ». © D.R.

ENTRETIEN

L'une de ses nouvelles, publiée en 2005, raconte « la terreur qu'inspirent les foules fanatisées quand elles déversent leur haine sur deux jeunes femmes qui viennent de quitter une manifestation ». La haine, la terreur, le fanatisme, Chahla Chafiq connaît. Et les femmes, bien plus encore.

C'est quoi, une femme libre ?

C'est la question à la base de tout. Être libre, c'est être un individu autonome qui dessine son propre plan de vie et se projette dans un devenir, au lieu de rester figé dans un « être » délimité par les traditions, les normes sexuées, le groupe, la communauté, etc. Les femmes ont toujours dû se battre pour être considérées comme des individus à part entière, contrairement aux hommes. Elles se définissent et sont définies, très souvent, par rapport à l'homme, que ce soit en tant que mère, en tant que fille, en tant qu'épouse ou même en tant qu'amante ou être aimé. Cette question de l'amour et de l'intimité rend tout ça encore plus complexe, parce qu'être aimée ou respectée ne veut pas dire qu'on est considérée comme un individu libre.

Vous aimez cette expression de « femme en résistance ». Mais en résistance contre qui ? Les hommes ? Elles-mêmes ?

Ce n'est pas particulièrement contre les hommes que les femmes doivent entrer en résistance, mais contre tout un système qui emprisonne aussi les hommes dans une identité sexuée, dans une virilité dominante, qui leur offre certes le pouvoir, mais pas néces-

Danielle Levillez « Il ne faut pas craindre les défis »

Où, pour promouvoir les carrières des femmes, pourquoi pas », répond le général Danielle Levillez quand on lui demande s'il est encore nécessaire de fêter le 8 mars. « Au niveau professionnel, il y a encore des femmes qui n'osent pas, qui se disent que ça n'en vaut pas la peine. Ce sont souvent elles qui arrêtent leur carrière en priorité. Il faut leur donner et leur faire confiance. »

Le parcours de cette Bruxelloise l'a amenée à devenir une des trois femmes les plus haut gradées de la Défense : il n'y a qu'une autre femme général et une civile de grade équivalent. Danielle Levillez rentre à l'armée il y a 36 ans, comme pharmacienne. Elle travaille de longues années à Nivelles, en se spécialisant dans l'industrie. Elle se concentre sur tout ce qui est lié à la qualité. « De manière assez logique j'ai été transférée dans un Etat-major ici à Evere, où nous traitons d'évaluations de directives », explique-t-elle. Inspecteur pharmaceutique puis commandant de la composante médicale, elle est mutée au poste de général en charge du département bien-être.

Cette trajectoire est pour le moins remarquable, dans un secteur qui demeure un monde d'hommes. Actuellement, 2.300 femmes travaillent à l'armée, soit 7,6 % de l'ensemble du personnel. « Ce n'est pas énorme, ça a déjà été mieux », commente Danielle Levillez. Qui explique la baisse de la manière suivante : « Ces dernières années, on recrute surtout pour les fonctions de combat. Ce

n'est pas ce qui attire le plus les femmes. De plus, cela fait une vingtaine d'années que nous n'avons plus de service militaire, donc les femmes n'ont plus de contact direct avec l'armée via un compagnon qui fait son service. Elles n'ont plus que les images des opérations à la télévision, le lien est plus distant. »

Le général énumère une série de secteurs privilégiés par les femmes à l'armée : juridique, logistique, matériel, informatique, service médical... « Quand on pense armée, on pense infanterie ou pilotes... Il y a des femmes dans ces fonctions mais je ne pense pas que ce soit ce qui les attire le plus. Ce sont des exceptions. »

Le secteur médical a la cote

Le secteur médical est le plus attractif : un officier sur deux est une femme. Viennent ensuite les forces aérienne et marine, avant la terrestre. Les plus d'une femme à l'armée ? La capacité de faire plusieurs choses en même temps, la conciliation, l'approche psychologique des autres, la projection à long terme. « Leur présence peut aplanir certaines tensions et ajouter de la convivialité. »

De la convivialité, mais aussi... des tensions. « Quand j'ai commencé comme officier, un sous-officier a déclaré qu'il ne serait jamais commandé par une femme et a pris sa pension », se souvient le général, qualifiant l'événement d'« anecdote ». Elle juge en effet qu'elle n'a pas rencontré trop de difficultés en lien avec sa condition de femme au cours de

sa carrière. « Ça dépend de la force (aérienne, terrestre...) mais aussi de la catégorie et du travail.

Les tensions peuvent devenir plus vives s'il y a une promotion en jeu, mais c'est valable tant pour les hommes que pour les femmes. » Si le général parle de sa carrière à la défense de manière positive, elle ne pratique pas pour autant la langue de bois : « Si moi je n'ai pas rencontré de problèmes par rapport à cela, ce n'est pas pour autant qu'il n'y en a pas pour d'autres. Tout dépend parfois de l'importance qu'on accorde soi-même à ce genre d'incidents. »

Que retenir, finalement, d'une carrière à l'armée sur le point de se terminer ? Danielle Levillez se réjouit de la variété de son parcours. Elle a aussi apprécié la partie condition physique. Mère d'un fils, elle est toujours parvenue à combiner vies familiale et professionnelle sans problème. « Une femme dans l'armée, ça marque, mais il y a tant de femmes avec des carrières merveilleuses dans d'autres secteurs », conclut la Bruxelloise. « Les femmes ne doivent pas avoir peur de se lancer et d'accepter les défis. Elles ont besoin de beaucoup de certitudes pour accepter des défis. Alors qu'une fois qu'elles sont lancées, ça va tout seul. » ■

ANN-CHARLOTTE BERSIPONT

Général-major deux étoiles

Pharmacienne, le général Danielle Levillez est entrée à l'armée il y a 36 ans. Elle a commandé la composante médicale et est aujourd'hui général en charge du département bien-être. Elle a un parcours exceptionnel dans le monde d'hommes qu'est la Défense : il n'y a qu'une autre femme général et une civile de grade équivalent. A 58 ans, elle s'apprête à prendre sa retraite.

corps comme un lieu de péché »

sairement l'émancipation et l'autonomie. C'est d'ailleurs cette identité virile enfermante qui favorise la perpétration des violences sexistes et sexuelles à des fins de domination. L'imposition des normes sexuées n'encourage-t-elle pas d'ailleurs aussi la haine envers les homosexuels ?

Pour vous, le voile, contrairement aux apparences, sexualise la femme.

Le voile « choisi », phénomène très courant de nos jours, est un piège. Aux origines de l'islam, quand cette religion ne se posait pas encore comme la source des lois, le voile n'existait pas. Il est arrivé plus tard, avec la charia et sa vision de la famille patriarcale où l'homme est le chef et protège la femme (inférieure en droit, elle vaut la moitié d'un homme) et les enfants. Pour que ce schéma se réalise, les femmes ont le devoir de servir la famille. Le voile leur est proposé pour incarner la division sexuée et la hiérarchisation des rôles. Il crée symboliquement un mur sexué, censé protéger les frontières du licite et de l'illucite par la séparation des sexes. Paradoxalement, en marquant les femmes par cette division, il les sexualise. Il marque leur corps comme un lieu de tentation, de désordre, de péché qui perturbe la chasteté du groupe. De nombreuses jeunes femmes qui choisissent le voile disent le faire pour ne pas être considérées comme des objets sexuels, alors que c'est précisément la dimension sexuelle du corps féminin que ce choix exacerbe.

Il vous agace, ce mot « choix ».

Je conçois que, dans certains cas, le port du voile corresponde bien à un

choix de la personne concernée. Mais, comme pour tout autre choix, ce choix impose d'emblée une autre question : quelles sont les conséquences de ce choix par rapport à l'égalité des sexes et à la liberté des femmes ? Ce qui m'amène aussitôt à une autre interrogation : pourquoi ce choix n'est-il pas proposé aux hommes ? Certains diront : « Ils portent la barbe ». Oui, mais c'est quand même très différent : la barbe est une façon d'exhiber la virilité, alors que la philosophie du voile est de cacher la féminité. Pour ne pas éveiller les tentations.

Comment voyez-vous l'avenir ? Etes-vous optimiste ?

Je ne peux pas répondre de manière simple à cette question. En ce qui concerne le statut des femmes dans le monde, il y a des avancées et des régressions. Si on devait peindre un tableau de la situation, il serait très contrasté, avec beaucoup de zones d'ombre et beaucoup de lumière. Ce qu'on note globalement, c'est que des femmes résistent partout dans le monde. Elles sont entrées dans la sphère politique, économique, artistique et on ne reviendra plus en arrière. Mais en face, les mouvements conservateurs adaptent aussi leurs stratégies et renouvellent leurs discours et leurs pratiques pour contrer ces avancées. Par exemple, les mouvements identitaires de toute sorte brandissent l'étendard de l'identité nationale (diverses extrêmes droites) ou de l'identité ethnique et religieuse (islamisme, fondamentalismes chrétiens, juifs, hindouistes, etc.) pour prôner le retour à un ordre moral sexiste qui serait une alternative sécurisante dans un monde traversé

par la crise sociale et économique. Et l'offre de ces mouvements séduit malheureusement des hommes et des femmes. En somme, partout dans le monde, il y a des rapports de force autour de l'accès des femmes aux droits humains, à la liberté et à l'égalité. Et ces rapports de force sont au centre des luttes démocratiques. Je nous fais le vœu de l'égalité et de la liberté.

Qu'en enseigner aux générations suivantes ?

Que la liberté, c'est quelque chose à conquérir et à faire s'épanouir jour après jour. Qu'il faut se recréer en déconstruisant les clichés, ne pas se définir par rapport à l'autre, mais apprendre à se connaître, réfléchir, discuter, avancer. On vit une époque où on trouve rassurant, parfois, de se replier sur soi-même, mais la sécurité, ce n'est pas la liberté. La vie est courte, on gagne en sens à choisir l'aventure et oser la création.

Et cette Journée pour les droits des femmes, on la conserve ou pas ?

Tant qu'il y aura encore des femmes victimes de violences et de sexisme dans le monde, oui, il faut une journée comme celle-là pour ouvrir le débat et pointer du doigt tout ce qui ne va pas.

Le risque, comme avec toutes les journées de ce type, c'est qu'elle en devienne banale, une habitude, juste une date dans l'année. ■

Propos recueillis par JULIE HUON

www.chahlachafiq.com/

Lire « Islam politique, sexe et genre. A la lumière de l'expérience iranienne », PUF (2011) et « Chemins et brouillard », Métropolis (2005).



Le général Levillez affirme que la présence des femmes « peut aplanir certaines tensions et ajouter de la convivialité ». © PIERRE-YVES THIENPONT.